

« Les Sorcières de Colomb »

Bernard Lavoie

Numéro 66, 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29537ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavoie, B. (1993). Compte rendu de [« Les Sorcières de Colomb »]. *Jeu*, (66), 151–153.

«Les Sorcières de Colomb»

Texte de Sol Navarro et de Serge Ouaknine. Conception et mise en scène : Serge Ouaknine, assisté de Sol Navarro; costumes et maquillages : Amaya Clunès; scénographie et accessoires : Patrice Duhamel, assisté de Rosaura Guzman; éclairages : Isabelle Taillon; création sonore : Simon-Pierre Gourd. Avec Ruth Charest (Sorcière 1, Colomb Amiral), Sylvestre Longang (l'Autre), Danielle Trépanier (Sorcière 2, Colomb Bouffon), Marie-Nathalie Dufort et Julie Patenaude (assistantes sur scène). Production de Séfarad'92 avec la collaboration de l'UQAM, présentée à la Cinquième Salle de la Place des Arts du 24 au 28 novembre 1992.

Christophe Colomb revisité

Les Sorcières de Colomb (Las Brujas de Colón) est une œuvre originale, créée spécifiquement pour la commémoration, à Montréal, du 500^e anniversaire de l'expulsion des Juifs d'Espagne, qui correspond également au 500^e anniversaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb¹.

Une «chasse aux sorcières» s'active; elle va se poursuivre férocement².

Ici commence le dépaysement. Serge Ouaknine et Sol Navarro, dans ce texte éclaté, confrontent et combinent trois éléments de l'histoire d'Espagne de cette mémorable année 1492. À l'expulsion des Juifs séfarades et à l'aventure de la conquête de l'Amérique, les auteurs ajoutent l'Inquisition et ses excès; nommément les sorcières brûlées sur les nombreux bûchers de l'époque. Ce mélange inusité donne à

l'histoire universelle un éclairage différent, original, séduisant.

Si l'on n'a pas lu le programme, le début du spectacle est déroutant. Il faut du temps pour comprendre que la comédienne Ruth Charest incarne une sorcière qui assume le côté amiral et cérébral de Christophe Colomb (elle prend en charge les mots et les idées qui nourrissent les ambitions du navigateur), alors que la sorcière de Danielle Trépanier se charge du côté bouffon et rêveur de l'explorateur (elle incarne et concrétise les intuitions de l'homme). La personnification baroque et féminine de ce modèle mâle par excellence permet une relecture de la conquête de l'Amérique qu'une approche historique plus orthodoxe empêcherait.

À cette dualité — la femme jouant l'homme — s'ajoute un jeu de résonances religieuses. Et si les sorcières étaient juives? Et si Christophe Colomb était juif? Ici, la spéculation entraîne les auteurs vers des possibles qui aiguisent la curiosité de l'Occidental intéressé à l'Histoire. Le jeu des combinaisons historico-socio-religio-politiques devient infini, si l'on accepte de suivre Ouaknine et Navarro dans cette fiction historique.

Il y a toutefois danger de dérapage. Avec la mise en évidence du génocide qu'a entraîné la conquête de l'Amérique et l'appât du gain qui a généré ces massacres (cette réalité est mise en évidence dans le texte et la mise en scène), le jeu d'une des sorcières supposant Christophe Colomb sémite nous ramène au stéréotype du Juif avare, égoïste, amoral, exploiteur, opportuniste, au

1. Serge Ouaknine, «Mot du metteur en scène», *le Magazine de la Place des Arts*, novembre et décembre 1992, vol. 4, n° 2.

2. Serge Ouaknine et Sol Navarro, «*Les Sorcières de Colomb*, un anniversaire difficile», dans le dossier de presse du spectacle.



Les Sorcières de Colomb.
Photo : Paul Tremblay.

Shylock d'avant la Deuxième Guerre mondiale. Cette vision n'est de toute évidence pas celle des auteurs, mais à vouloir combiner des événements parallèles et à vouloir en faire des événements concomitants, il y a risque d'incompréhension, de dérapage du sens.

Par contre, la mise en parallèle de l'aliénation des sorcières et des Juifs, combinée avec le traitement des autochtones d'Amérique rend avec une limpidité outrageuse la violence de la culture occidentale face à la différence. « Tout ce qui est autre est *impur*, tout ce qui n'est pas *semblable* est menaçant et donc digne d'être spolié, exploité³. » Le texte illustre clairement la volonté d'assimilation et de destruction de l'Europe du XV^e siècle et, par extension, de l'Amérique blanche contemporaine. C'est dans l'originalité de la présentation de ces réalités maintenant recon nues que le texte et le spectacle puisent leur force. On réussit par le mythe, le ludique

et l'imaginaire, à mettre au pilori des crimes tels le vol, l'exploitation et la dépossession, tous commis par l'Occident au détriment du reste de la planète.

L'espace suggère un voilier, un port, une place publique. Au centre se trouve un cercle magique fait de petits monticules lumineux. Une toile au fond sert de voile de navire, d'écran (support aux projections de superbes diapositives peintes par Ouaknine), de cyclorama et de découverte (au sens élisabéthain). Des objets hétéroclites, dont la circulation est assurée par deux actrices-machinistes, servent à faire de chacun des tableaux une icône. Les « régisseuses » de plateau adoptent une gestuelle ritualisée. Elles sont voilées, orientales. Elles permettent au metteur en scène, tout en restant dans la fantasmagorie, de créer image après image sans interrompre inutilement l'action dramatique. Les objets les plus intéressants sont des établis en bois montés sur roulettes. Le matériau est brut. La flotte de Colomb est représentée par des maquettes grossières en bois. L'effet

3. *Ibid.*

est séduisant par sa simplicité et son efficacité. Une ombre au tableau toutefois : deux panneaux en plexiglas, encadrés dans des structures de bois peintes en blanc utilisées pour des effets douteux (buée dans les plexis) au modernisme racoleur, brisent l'unité esthétique qui suggérerait une époque par le biais d'une forme fruste. Dans cet espace versatile, le metteur en scène crée un tableau pour chacune des dix-sept scènes. Le théâtre de Ouaknine est d'abord un théâtre d'images, et son imaginaire est bien servi par le texte. Tout le matériel scénique — décor, costumes, accessoires, éclairages, son — se met dix-sept fois au service de la lecture que le metteur en scène fait du texte. C'est comme si chaque scène était la pièce indépendante d'un casse-tête qui ne prendrait son sens qu'une fois l'assemblage complété. Il y a plusieurs réussites visuelles dans ce spectacle : les caravelles qui traversent la scène, les projections, l'apparition de l'étranger et l'image finale, où les sorcières brûlent devant l'étranger dépourvu face à l'envahisseur européen. Cette image cauchemardesque poursuit le spectateur longtemps après la fin de la représentation.

Serge Ouaknine empreint le spectacle d'universalité en utilisant Sylvestre Longang, un Camerounais, pour personnifier les peuples amérindiens. En faisant tenir à un Noir le rôle d'un peuple qui sera massacré (tant par sa diction, son rythme et son corps, l'acteur illustre parfaitement tout ce qui n'est pas occidental), le spectacle nous rappelle toutes les colonisations. De plus, il anticipe l'introduction d'Africains dans la chaîne d'exploitation nord-américaine. La mise en scène enrichit le texte, le rend polyphonique, le sort de son contexte historico-mythique et l'actualise.

Le spectacle semble incomplet tant par l'utilisation de l'espace que par le jeu. On

reconnait un parti pris de pauvreté, de simplicité à la Grotowski (avec qui Ouaknine a collaboré de 1965 à 1967) qui agace en 1992. Il y a un rapport faussé entre l'absence de raffinement de la scénographie et le caractère de la Cinquième Salle de la Place des Arts. Il y a dichotomie entre le public guindé proche de Séfarad'92 et l'esthétique dénudée et revendicatrice de Ouaknine. Il y a un je ne sais quoi de tordu entre le spectacle et son lieu de représentation.

Ce malaise ne suffit pas toutefois à éliminer l'envoûtement, le charme et la magie créés par Ouaknine et son équipe autour de cette œuvre mystique et inspirée que sont *les Sorcières de Colomb*.

Bernard Lavoie